

Perla SERFATY-GARZON



# ENFIN CHEZ SOI?

Récits féminins  
de vie et de migration



Extrait de la publication



ENFIN CHEZ SOI ?



Perla SERFATY-GARZON

Préface d'Alain Montandon

# ENFIN CHEZ SOI?

Récits féminins  
de vie et de migration



© Bayard Canada Livres inc., 2006

Dépôt légal – 1<sup>er</sup> trimestre 2006  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

ISBN [10 chiffres] (Bayard Canada Livres) : 2-89579-086-8  
ISBN [13 chiffres] (Bayard Canada Livres) : 978-2-89579-086-0  
ISBN [10 chiffres] (Bayard Éditions) : 2-227-47593-5  
ISBN [13 chiffres] (Bayard Éditions) : 978-2-227-47593-9  
ISBN : 978-2-89579-815-6 – version numérique

Les données de catalogage sont disponibles à Bibliothèque et Archives Canada  
[www.collectionscanada.ca](http://www.collectionscanada.ca)

Direction : Jean-François Bouchard  
Révision : Lise Lachance  
Graphisme : Mardigrade

Bayard Canada Livres  
4475, rue Frontenac  
Montréal (Québec) H2H 2S2  
Canada

Bayard Éditions  
3 et 5, rue Bayard  
75008, Paris  
France

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie  
de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.



Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

Bayard Canada Livres Inc. remercie le Conseil des Arts du Canada du soutien  
accordé à son programme d'édition dans le cadre du Programme des subventions  
globales aux éditeurs.

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la SODEC.  
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition  
de livres – Gestion SODEC.

Imprimé au Canada

## REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement, avec l'amitié la plus vive, Liliane Demers, Hélène Schwelb, Suzanne Danino et Orly Nahmias, pour leur confiance, leur enthousiasme, leur générosité et pour la grande qualité du travail qu'elles mènent avec moi dans le cadre de la recherche : *Le chez-soi de l'immigrant*.

Je remercie très chaleureusement Jean-François Bouchard, éditeur, pour son hospitalité et son invitation dans sa maison d'édition, son autre chez-soi.

*Je dédie ce livre  
à la mémoire de mes parents,  
Fréha-Fanny Corcos-Serfaty  
et Méïr-Meyer Serfaty,  
et à leur arrière-petite-fille  
montréalaise, Leah.*



## PRÉFACE

**P**erla Serfaty-Garzon a fort raison de signaler que « les émigrants sont parmi nous » et qu'ils sont de plus en plus nombreux dans la société contemporaine. Dans ce livre, elle restitue la parole de quelques-uns qui vivent cette singulière expérience d'être privé de ses racines territoriales, de se sentir coupé, écartelé, fragmenté, partagé, cassé par un traumatisme, qui est un véritable deuil et une expérience dont la communication est difficile dans ses nuances profondes et indicibles. On sait que l'exilé revit en permanence son pays par le biais du souvenir, de ses fantômes, de son existence peuplée d'absences et qu'il est impossible de rompre le lien de la mémoire. Ce que Shenaz Patel, dans son beau roman *Le silence des Chagos*, exprime ainsi : « Le souvenir, c'est un hameçon qui se fiche sous la peau. Plus tu tires dessus, plus il te cisaille les tissus et s'enfoncé plus profondément. Impossible de le faire sortir sans inciser la chair. Et la cicatrice qui restera sera toujours là pour te rappeler la crudité de cette douleur. Mais tu n'arrêteras pas pour autant d'y revenir. Sans cesse. Car c'est là que pulse toute ta vie. Vois-tu, petit, c'est plus vivant encore que le souvenir. On appelle ça la souvenance.<sup>1</sup> »

Vieillir en terre lointaine, c'est vivre dans le déracinement et la mutilation de soi, car avec cette souvenance, on

est dans une perte, celle de son identité la plus profonde ; la perte d'un *habitus* solidement ancré, inconscient, loin des repères qui ont façonné votre être, dans un système de codes à décrypter et apprendre. Pour les femmes, l'expérience peut être redoublée par le sentiment (et la réalité) de multiples dépendances. Où et comment habiter dans l'exil ?<sup>2</sup> On comprend que la famille puisse être un espace particulier du chez-soi, un espace de « l'être ensemble » préservant les liens les plus proches, et qu'à l'intérieur de ce cocon protecteur, des rites servent à la continuation, à la protection et à la préservation. Les légendes familiales, les mythes intimes, les traditions culinaires sont autant de moyens de se donner une mémoire. Aussi, dans la précarité des migrations, l'appropriation de la maison est bien, comme le dit justement Perla Serfaty-Garzon, « une réappropriation de soi ».

Rien n'est plus tragique que la perte du nom. Perla Serfaty-Garzon évoque à juste titre cette perte, lors des entretiens qu'elle a pu avoir. La littérature a donné aussi des exemples célèbres de cet effritement des noms propres, très visible dans *Manhattan Transfer* de Dos Passos ou encore dans *L'Amérique ou le disparu* de Franz Kafka, où le héros, Karl Rossman, finit par devenir « negro », c'est-à-dire personne. Cet effritement correspond à une désagrégation de la personnalité. Tout se passe comme si la langue maternelle assurait une identité, une cohérence, une stabilité à l'individu et que le changement de langue finissait par balayer tout cela.

Les entretiens de Perla Serfaty-Garzon montrent la complexité et la diversité de telles expériences qui, de façon majoritaire, posent la question de la qualité des liens

qui s'établissent. Cela est d'autant plus important que le phénomène migratoire peut réveiller différents types d'anxiété chez l'individu, ainsi que l'ont démontré les études faites par les psychologues et psychosociologues sur le sujet<sup>3</sup> : anxiété persécutrice face au changement, anxiété dépressive qui colore de douleur les objets abandonnés. Il y a avec ces angoisses et ces mécanismes de défense toute une psychopathologie de la migration, dont l'évolution dépendra de la capacité à élaborer ces angoisses et ces sentiments de déracinement et de perte. Les incidences de la migration sur le sentiment d'identité sont importantes. Elles peuvent conduire à des situations catastrophiques ou à une évolution réussie et créative avec la signification profonde d'une renaissance enrichissante.

Entre étrangeté et enracinement, aliénation et renaissance, les femmes peut-être plus que les hommes vivent en profondeur ce destin ; peut-être (mais est-ce politiquement correct que de le dire ?) parce qu'elles sont les gardiennes du foyer et qu'elles préservent la continuité de la lignée, avec les albums de photos, les objets fétiches et même les secrets de famille, qui sont là comme « garde-fous du soi ».

Ces entretiens, dont Perla Serfarty-Garzon tire la substantifique moelle en les analysant avec talent, me font penser au roman, sans doute à fortes résonances autobiographiques, *Le bonheur à la queue glissante* d'Abla Farhoud. Née au Liban et émigrée très jeune, l'auteur raconte l'histoire de la vieille Dounia qui est analphabète. Elle ne parle que l'arabe et ne connaît pas la langue du pays dans lequel elle est amenée à vivre, le

Québec. Mais après une existence de silence et de retrait douloureux, Dounia prend la parole et se risque à dire « je ». C'est en cela que réside la force du roman ; il présente une transformation qui est une expérience permanente et sans cesse renouvelée. Cette prise de parole fait entendre une voix, une voix qui fait voir de l'intérieur ce que c'est que d'être perdu ; une voix de là-bas, d'une autre culture, une voix de vieille, une voix de mère qui n'a pas été à l'école et dont les idées s'expriment par le biais des proverbes. Pour asséner les vérités immuables ou, cela arrive aussi souvent, pour biaiser, pour tourner le dos au malheur, ne pas répondre.

Cuisine et nourriture sont la langue d'origine : une langue méditerranéenne, avec ses feuilles de vigne et de chou roulées, ses poivrons et courgettes farcis... Ce que les sociologues ont désigné comme le besoin de nourriture ethnique est ici une cuisine qui devient un langage primordial, originel. Cette femme, dont le rôle essentiel a été de faire à manger pour tous pendant plus de cinquante ans, est l'héritière d'une culture avec laquelle elle s'identifie. La benjamine, Kaokab, veut que Dounia lui apprenne à préparer les courgettes au yoghourt, parce qu'elle les aime beaucoup. Il ne s'agit pas d'un retour à des origines, pour elle qui est née au Québec, mais plutôt d'un plat exotique qu'elle trouve bon et dont elle ne voudrait pas que la recette disparaisse avec sa mère. D'ailleurs, la fille mène une vie bien trop moderne au goût de Dounia.

L'arrivée au Canada fut un choc semblable à la mort. « En enfer, on dit qu'il fait chaud... Moi, j'avais toujours froid et j'étouffais [...] Je ne pouvais parler à personne, je

ne connaissais pas la langue du pays, je ne sortais jamais de la maison, je n'avais ni parents ni amies<sup>4</sup>. » Le territoire, espace d'enracinement avec ses paramètres de reconnaissance mutuelle, une fois disparu, l'immigrant est sans lieu. Ce que Pierre Bourdieu notait ainsi : « L'immigrant est *atopos*, déplacé, inclassable [...] Ni citoyen, ni étranger, ni totalement du côté du Même, ni totalement du côté de l'Autre, "l'immigrant" se situe en ce lieu "bâtard" dont parle aussi Platon, la frontière de l'être et du non-être social. »

La mère vérifie ce que d'autres ont depuis longtemps remarqué : le fossé des générations qui se creusent. Car s'il existe encore des liens de communication entre la mère et ses enfants, ceux-ci deviennent plus difficiles avec les petits-enfants, qui ne parlent pas l'arabe et vivent dans un tout autre espace. « Quand on change de pays, on doit changer aussi tout ce que l'on connaît sur la vie<sup>5</sup>. » À partir d'un espace et d'un temps différents, les exilés doivent réapprendre la vie sociale.

L'ensemble des sentiments complexes et contradictoires bien connus liés à l'exil, culpabilité, honte<sup>6</sup>, désert solitaire<sup>7</sup>, désespoir de ne jamais pouvoir revenir, justifie cet aveu que cite Perla Serfaty-Garzon : « Une immigration est comme une longue souffrance qu'on ne connaît pas et qu'on ne mesure pas. On la vit sans même le savoir. On la vit même quand on "réussit". Quelqu'un qui n'a pas émigré ne pourra jamais mesurer à quel point c'est souffrant. » Madame de Staël ne disait pas autre chose quand elle remarquait que « l'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort. »

Alors, « Enfin chez soi ? », mais est-on jamais vraiment chez soi ? Ces récits de vie qui donnent la parole aux femmes, dans leur parcours de migration, sont de précieux témoignages, que nous restituons avec finesse et nuance Perla Serfaty-Garzon.

*Alain Montandon*

---

ALAIN MONTANDON est professeur de littérature générale et comparée à l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand et membre de l'Institut universitaire de France. Ses travaux, remarquables, portent sur les figures de l'hospitalité. Il a, en particulier, dirigé *Le livre de l'hospitalité – Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures* (Bayard, 2004).

## UNE PAROLE INTIME ET DISTANCIÉE

Les émigrants sont parmi nous. Nous les connaissons. Parfois, ce sont nos voisins de palier ou de rue. D'autres fois, ce sont nos collègues. Certains sont des amis chers. Ils comptent, ici ou là, parmi notre parenté, installés « par alliance, dans l'extrême banlieue de la famille<sup>8</sup> » ou si près qu'ils nous donnent des enfants et des petits-enfants polyglottes et à l'accent d'ici, aux traits autres, dans lesquels pourtant on reconnaît les siens. Souvent, nous savons, sans plus, dans quelles vagues régions ils demeurent, entre eux, et alors nous les côtoyons civilement et dans l'indifférence. Ils ont leur place dans la géographie de notre ville. De temps à autre, nous allons prendre des vacances dans leurs quartiers, appréciant leurs mets et les couleurs de leurs étoffes ou choqués par leurs accoutrements. Inévitablement, que nous les apercevions de loin ou que nous partagions avec eux la table et, parfois, la maison tout entière, la question est tenue mais persiste : « Comment peut-on être Persan ?<sup>9</sup> » Les émigrants restent pour nous des inconnus.

La réalité chiffrée des mouvements migratoires contemporains est devenue, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, plus

insistante et plus lourde. Elle concerne aujourd'hui tous les états souverains modernes puisqu'ils sont tous devenus à la fois des points d'origine, de passage et de destination pour les migrants<sup>10</sup>. Elle oblige les pays d'accueil, qui ne sont plus seulement ceux du monde occidental industrialisé<sup>11</sup>, à s'interroger, malaisément, sur l'hospitalité et l'étrangeté.

Réalité douloureuse, en dépit de ses bénéfiques économiques, démographiques et culturels partout constatés pour les pays d'accueil<sup>12</sup>, qu'elle soit clandestine ou légale, la migration provoque des résistances qui soulèvent des questions d'éthique, et suscitent des débats juridiques et politiques. Aujourd'hui, la migration internationale concerne deux cents millions de personnes, soit 3 % de la population mondiale, hommes et femmes vivant cette aventure à parts égales<sup>13</sup>.

Mais l'émigration est avant tout une expérience singulière, vécue par des êtres singuliers. Quelle est, pour les femmes, la substance de cette expérience ? Ces pages proposent d'abandonner la position du touriste, que nous sommes toujours quelque peu dans notre propre ville et par rapport à nos voisins, pour nous rendre auprès de quelques migrantes afin de tenter de saisir cette expérience dans ses traits les plus affirmés, volontaires et conscients, mais aussi dans ses plis, ses nuances et ses frémissements. Elles sont une invitation au voyage en ces terres intimes où des êtres parlent du départ de leur maison originelle pour aller, ailleurs, vivre avec les autres et bâtir, chez ces autres, un nouveau chez-soi.

L'émigration, en effet, oblige d'abord à vivre, de façon immédiate et concrète, la perte du foyer, la rupture



avec le familier et le familial, dont on sait qu'ils sont autant de versants du chez-soi<sup>14</sup>. Être avec les siens, baigner dans l'interconnaissance, en territoire connu – qu'il soit physique, social, affectif ou psychique –, prendre l'entre soi pour acquis, tout cela fait partie du sentiment du chez-soi. Quitter son pays, sa maison, sa famille et ses amis pour affronter l'inconnu est ainsi, nécessairement, une mise à l'épreuve de la capacité d'un migrant à se projeter dans le pays d'accueil, parmi ses gens, dans ses maisons, ses rues, ses places et ses lieux de travail, comme dans un autre et possible chez-soi. L'émigré voit sa vie prendre place ailleurs, l'imaginaire occupant un lieu propre dans la société d'hommes et de femmes appartenant à une autre culture, au sein d'un autre espace public, dans une autre maison devenue familière et dans un autre espace de citoyenneté, de droit et de légitimité sociale. Il part avec l'espoir ou la conviction d'être aussi chez lui, de bien des façons différentes, mais ailleurs.

Comment les femmes vivent-elles et pensent-elles ce saut dans l'inconnu? Que disent-elles de l'œuvre de construction d'un chez-soi ailleurs? Quelle est leur réflexion sur les qualités de ce chez-soi chez les autres? Sont-elles enfin chez elles dans leur pays dit d'accueil? Pour répondre à ces questions, nous avons dessiné un projet d'écoute des récits de vie de femmes qui ont connu, chacune, deux émigrations, la première les menant de leur pays d'origine vers un premier pays d'accueil, puis, de ce dernier, au Canada. Pour certaines d'entre elles, le premier départ, préventif, volontaire et libertaire, les fait quitter le Maghreb pour la France, au début des années soixante. Ce départ se situe certes dans le sillage du retrait

de la puissance coloniale française des trois pays qui composent le Maghreb. Mais il s'inscrit aussi dans le cadre d'une rupture avec ce dernier, rupture alors vieille de trois générations et qui est tout à la fois de nature culturelle, sociale et politique. Pour d'autres, la première expérience est celle de la fuite, de l'arrachement tragique et de l'exil, au lendemain du viol, par Hitler, des accords de Munich, de la partition et de l'envahissement par les nazis de la Tchécoslovaquie. Dans tous les cas, comme les éclairages sur la méthode de travail que nous avons adoptée et sur les personnes que nous avons rencontrées le montrent, ce sont des migrations de détresse qui, assumées, engendrent une grande vitalité.

Des destinées singulières donc, mais de femmes qui, toutes, ont eu à migrer alors qu'elles étaient encore fort jeunes. Ces femmes ont eu le temps, depuis leur arrivée à Montréal, d'assumer une carrière, de fonder une famille et de voir leurs enfants devenir adultes. Ce sont des femmes cultivées, engagées dans certaines formes de bénévolat et d'action politique et donc bien intégrées, chacune à sa façon, à la vie de la *polis*.

C'est dire que nous avons entendu des voix de femmes autonomes, possédant le capital culturel, affectif et intellectuel qui leur permet de trouver les mots pour parler de leur cheminement individuel. Ce capital leur permet aussi et surtout, parvenues à la cinquantaine ou à la soixantaine, d'exercer leur capacité de distanciation par rapport aux événements de leur vie. Toutes sont, à cette étape, dans l'ordre de la distance historique par rapport à un vécu existentiel propre qui est d'une grande complexité. Ces récits, construits et structurés, à la fois

intimes et distanciés, sont donc ceux de « sujets » actifs, qui informent leur expérience et leur action et cherchent à leur donner sens. Ils sont le fruit d'une expérience maîtrisée, non seulement par leur capacité d'expression et d'analyse intellectuelle, mais aussi par leur maturité affective et psychique.

Mais si construits et, jusqu'à un certain point, si réfléchis que soient ces récits, les manières de penser et de rendre en une parole personnelle les expériences existentielles de l'émigration et la construction d'un autre chez-soi restent tout à fait sensibles et prégnantes. C'est pour transmettre toute l'épaisseur sensitive de ces expériences et la richesse analytique de cette réflexion que nous capterons ces voix dans leur expression intime et que nous resterons au plus près des mots mêmes de ces femmes. Nous tenterons de rester fidèle à ce qui est leur vérité sur elles-mêmes quand elles parlent de leur émigration – leur sortie d'un monde pour entrer ailleurs – et des facettes intimes du sentiment actuel et immédiat qu'elles ont de leur chez-soi.



## ENTRE LÀ-BAS ET ICI, UNE CONTINUITÉ INTÉRIEURE

L'expatrié a définitivement perdu sa maison physique, son ou ses abris successifs, ceux du versant lointain de son existence, celui de l'enfance et de la première jeunesse. Est-ce à dire qu'il tout perdu de sa maison de *là-bas*? Nancy Huston en pose la question révoltée : « *Comment cela peut-il être? Vous voulez dire que je n'habite plus, mais alors plus du tout, à aucun niveau de réalité, cet appartement exigü du rez-de-chaussée d'un immeuble délabré [...] dans le Bronx où pendant deux ans je me suis acharnée contre les cafards (et le cafard)?* » Question à laquelle elle répond, contre toute logique dit-elle : « Chaque exilé a la conviction, profondément ancrée dans son subconscient tout en étant régulièrement dénoncée comme une aberration par sa conscience, qu'il existe une partie de lui-même, ou pour mieux dire, *un autre lui-même* qui continue de vivre *là-bas*<sup>15</sup>. »

L'une de nos interlocutrices nous éclaire un peu plus à ce sujet, en l'abordant à partir de la perspective de la continuité entre, par exemple, son choix de « bien habiter » à Montréal et ses choix antérieurs d'habitation.

Des maisons de son enfance à aujourd'hui, dit-elle : « Rétrospectivement, je me dis que j'ai toujours bien habité. Même lorsque j'étais fauchée, j'ai toujours bien habité [...] ça tient aussi, je pense, au fait qu'au Maroc, j'ai toujours bien habité, avec une exception, je crois, à une époque. » En d'autres termes, la discontinuité géographique ne signifie pas forcément la rupture dans la qualité de l'expérience de l'habiter, en ce sens que l'intention de « bien habiter » peut se constituer en force vitale, en projet fondamental de s'accorder un lieu où être « bien », fût-ce là où on est à peine arrivé ou alors même que les moyens, tel le niveau de revenu, ne le permettent pas « objectivement ». C'est la force intérieure de ce projet qui, en se constituant en obligation que l'on se donne à soi-même, assure la continuité de l'expérience du « bien habiter » dans ses dimensions esthétiques et sensibles et même, comme l'illustre la citation suivante, dans son décor et dans la syntaxe personnelle des objets qui expriment l'appropriation du chez-soi : « Il me reste des choses très vivaces de notre maison avec le jardin, sa tonnelle, ses fleurs et ses arbres fruitiers. Et quand je suis arrivée en France, je me suis rendu compte que je me suis toujours offert des maisons où il y avait de la lumière, de l'espace, des maisons qui n'avaient pas besoin d'être décorées par des meubles. Et c'est d'ailleurs aussi au Maroc que j'ai acquis mon goût pour les tapis et que j'ai appris à n'avoir que peu de meubles. »

Plus encore, la discontinuité géographique peut se doubler d'une discontinuité dans l'expérience d'être chez soi, sans que cette dernière soit aliénée, ainsi que l'exprime cette évocation des chambres successives

habitées en cité universitaire et des appartements loués durant les étés d'étudiante et de migrante en France : « Je réalise que même ces maisons que j'ai habitées de façon transitoire, elles m'ont beaucoup plus marquée, elles ont beaucoup plus fait partie de moi que la maison de mon enfance [...] Dans le sens où j'y ai déposé mes objets. » Poser ses objets, c'est, en somme, prendre une pause pour être avec soi-même, avec ces choses qui sont à soi, qui signifient l'individualité et qui traduisent l'existence d'un sujet, d'une personne. La pause et le retour sur soi, dimensions fondamentales de l'habiter, donnent une qualité propre à l'espace transitoire, celui de l'abri sûr et du blottissement<sup>16</sup>. Et c'est précisément ce qui s'exprime ici : « On avait notre espace [...] c'était pas seulement une chambre qu'on occupait mais aussi toutes les autres bâtisses dans lesquelles on se promenait [...] Donc notre maison, c'était vraiment la cité universitaire. C'est un lieu que j'ai adoré [...] On habitait dans un lieu idyllique, protégé. C'était une coquille [...] même, je dirais, au niveau intellectuel, dans le sens où on se retrouvait toujours avec des gens qui pensaient comme nous. » Habiter c'est, comme l'image de la coquille le traduit, avoir une enveloppe protectrice, non seulement contre l'extérieur matériel, mais aussi contre l'extérieur social. La coquille « rassemble » à fois la personne habitante – en ce qu'elle se recentre sur elle-même – et des personnes qui habitent le monde social et intellectuel de manière semblable<sup>17</sup>.





## FAIRE HABITER LA PARTIE ENFANT DE SOI-MÊME

Comment l'exil, dans son sens littéral et son actualité concrète, éclaire-t-il ces phénomènes? Une première réponse nous est ainsi donnée : « La maison, c'est très important pour moi et [...] je sais pourquoi : jusqu'à l'âge de quinze ans, je n'ai eu aucun chez-soi. » La longue privation d'un chez-soi dessine, en quelque sorte en creux, l'importance aujourd'hui de sa maison, pour cette interlocutrice qui ajoute : « On n'avait vraiment eu aucun vrai chez-soi. » Le terme « vrai » vient renchérir le terme « vraiment » pour signifier qu'elle habitait une maison au sens le plus étroit du terme, soit un édifice, un abri physique, mais non une maison « vraie de vraie », un lieu pleinement approprié. L'exil dénature, pour reprendre une expression bachelardienne, *l'habiter heureux*<sup>18</sup>, il en expulse le sens et en limite donc le déploiement, réduisant l'abri à sa fonction de protection physique, à son instrumentalité. Protection qui est, par ailleurs, bien volontiers reconnue et appréciée comme une expression d'hospitalité par le pays d'accueil : « Les Suisses nous ont acceptés comme réfugiés. Ils ne nous ont pas mis dans un camp de réfugiés. On a pu vivre librement. Gagner sa vie a été très difficile. »

## La famille comme l'espace de son bonheur

Cependant, au cœur même de l'exil, comment ne pas habiter? Se trouver une forme de chez-soi n'est-il pas inévitable? « D'abord, premièrement, je n'ai jamais eu de maison. Mes parents sont partis [de Tchécoslovaquie] quand je suis née [...] Alors, comme il n'y avait pas de maison familiale, je me suis fait des maisons partout. On a vécu à l'hôtel et j'ai comme un sentiment que j'étais chez moi. » Il faut noter, dans cette citation, la redondance dans l'expression – d'abord, premièrement – grâce à laquelle l'obstacle à l'habiter est posé comme événement premier, celui qui fonde l'effort même vers l'habitation. La double référence à une cause originelle fait alors apparaître le caractère nécessaire de l'habitation « quelque part », là où c'est possible dans la mesure des choses. Car « il faut » habiter. L'habitation, dans son sens d'accomplissement d'un chez-soi, se donne ici comme étant du même ordre que l'existence<sup>19</sup>. Elle doit, au moins, dispenser une sécurité, dont la nature ontologique s'impose : « Nous vivions [en pension de famille] quatre dans une chambre. J'imagine que le confort ne devait pas être extraordinaire, mais c'était sécurisant. »

Une sécurité, donc, qui est le fruit du maintien des liens et de l'être ensemble, ainsi qu'il apparaît avec encore plus de clarté dans les citations suivantes : « Pour moi, tout ce qui existait comme ancrage, c'était la famille, c'est-à-dire papa, maman et ma sœur. » « Une partie de notre enfance et de notre adolescence, à ma sœur et à moi, nous avons été pensionnaires chez des sœurs. Mon seul ancrage, pendant ces années-là, ça a été ma sœur. » Le terme « ancrage » évoque la fin temporaire d'un voyage, un arrêt dans un endroit sûr, avant que le voyage ne

reprenne. Dans son usage métaphorique, il évoque aussi la solidité et le bonheur d'une appartenance. Ces différents sens sont ici mobilisés, la répétition du terme soulignant l'importance des dimensions du chez-soi que sont la fixité du lieu de résidence, la stabilité et la durée de l'habitation. La famille, la sœur « fixent » ce qui, autrement, ne pourrait pas avoir lieu ni prendre place, soit une certaine expérience du chez-soi dont la nature est le lien familial lui-même, la famille coïncidant alors avec le chez-soi.

L'espace habitable, le lieu où être, lui échappent, lui filent entre les doigts comme s'ils étaient fluides et mouvants. L'exil implique la mobilité, le voyage toujours recommencé, mais dans sa déclinaison de mal-être : « On avait été en exil depuis l'âge de deux ans jusqu'à l'âge de quinze ans. On avait vécu dans une myriade d'appartements, de pensions de famille, de meublés, dans des choses qui ne nous appartenaient pas. » Et c'est ce que confirme notre autre interlocutrice qui a, elle aussi, vécu en exil de la naissance jusqu'à l'adolescence : « Encore une fois, à Berne, mes parents vivaient dans une pension de famille où nous allions les rejoindre pour les vacances. Et pour moi, c'était la maison. Donc, j'imagine, c'était quand il y avait papa et maman. Pour moi, c'était ça. » Déclaration que poursuit une autre interlocutrice, également en exil : « Mais un chez-soi, pas vraiment. Sauf qu'on était tous ensemble, les quatre, et que l'on n'avait plus peur d'être bombardés et séparés. C'était extrêmement important. »

Pour constituer un chez-soi, dans ces circonstances d'exil et de proche danger, le groupe familial doit cependant

rester entier, complet, à la façon d'un « vrai chez-soi » qui s'accomplit en ce qu'il permet le retrait des habitants et qu'il peut librement se replier sur lui-même. Il doit en quelque sorte constituer une unité et une monade qui nourrit ses habitants à la fois matériellement (la sécurité des corps) et spirituellement, mais aussi en ce sens qu'il constitue l'unique et ultime élément auquel se référer, car la famille « étendue » est pratiquement inexistante. Le groupe familial apparaît sans lien avec une filiation, il n'est pas doté d'une histoire, puisque les ascendants n'ont pas d'existence « tangible » et que la famille ne s'inscrit pas, dans l'épaisseur même de ses jours, dans les ramifications d'une famille plus large : « Je savais à peine que j'avais des grands-parents, des cousins, des cousines, des tantes. En tout cas, je ne les avais jamais rencontrés. Il y avait juste nous quatre. »

### **Cuisiner, accueillir**

La prégnance de la famille comme chez-soi s'inscrit dans un être ensemble actif, dont le caractère dynamique vient donner à ce chez-soi une tonalité chaleureuse et le fait entrer dans l'ordre de la normalité au cœur même de l'exil. Le fait de cuisiner des plats familiers représente un aspect fondamental de cet être ensemble en ce sens qu'elle ré-instaure la mère dans un rôle nourricier traditionnel, « normal », forgeant ainsi un souvenir de bonheur, en dépit de la guerre, de l'hôtel et de l'appartement meublé : « Nous sommes arrivés en Suisse, et là, après avoir vécu à l'hôtel, mes parents ont loué un petit appartement meublé et, encore une fois, c'était la maison. Mais ça n'a pas duré longtemps. J'étais bien, maman faisait la cuisine, nous étions chez nous, c'était la pleine guerre et... »

L'hospitalité confère une autre dimension, tout aussi importante, à ce vécu de la famille et de la cuisine maternelle comme constructeurs d'un chez-soi. Car si l'hospitalité est une valeur, si elle signe une générosité vis-à-vis des autres, étrangers ou non, elle est surtout la marque d'une capacité à ouvrir sa porte et, par là même, d'une maîtrise confiante du chez-soi : « Ensuite, on a eu un appartement meublé que mes parents trouvaient affreux [...] Mais c'était *l'appartement* et on y venait en fin de semaine et nous y faisons la cuisine [...] Pour dire comment on se sentait chez soi : je recevais des amies ! J'étais chez moi, je recevais mes amies, je leur faisais une spécialité tchèque. Alors ça, ça a été le premier foyer. » Autrement dit, le premier foyer qui ne fût pas limité à la famille immédiate des parents et des enfants.

La cuisine et la nourriture appellent, dans toutes les civilisations, et dans les situations « normales », le partage. En ce sens, tout repas est de l'ordre de l'hospitalité. Comme la nourriture, l'hospitalité est, en quelque sorte par nature, un partage temporaire ou durable, non seulement d'un territoire, mais aussi du lien social. L'hospitalité suppose une égalité au sens éthique du terme, c'est-à-dire une reconnaissance en l'autre d'une humanité commune, elle-même fondatrice de cette égalité<sup>20</sup>. D'autre part, parce qu'il appelle le partage, le repas est toujours potentiellement de nature festive, encore une fois comme l'hospitalité qui, toujours, valorise et célèbre le lien entre membres d'une même humanité. Celle-ci se traduit plus avant dans l'action de notre interlocutrice : elle cuisine des spécialités tchèques, à un moment de sa vie où son origine provoque l'exil et la souffrance.

Ce faisant, elle réinstaura cette origine dans sa pleine légitimité humaine, restauration qu'elle opère à ses yeux et qu'elle fait ainsi reconnaître par les autres, ses amies.

Ainsi s'affirme une volonté d'habitation qui est une affirmation d'existence, alors que les conditions matérielles de vie ne permettent pas même le degré zéro de l'appropriation : « Il ne fallait jamais toucher aux murs, surtout faire très attention de ne rien changer, rien abîmer. » Impossible donc de faire symboliquement sien l'intérieur de la maison, d'y imprimer une identité personnelle ou familiale. L'appartement meublé traduit une conception ustensile du chez-soi. Il est prêté, simplement, et sous conditions; aussi son habitation est-elle contrainte. Et s'il en est ainsi, c'est aussi parce que ce prêt ne s'inscrit pas dans un contexte de véritable hospitalité. La société dite d'accueil n'est pas fondamentalement accueillante bien qu'elle consente à ce que ces exilés trouvent un abri matériel en son sein. Ses lois limitent son hospitalité et font perdurer la précarité de l'abri même qu'elle accorde : « Parce que les parents n'avaient pas de permis d'établissement en Suisse, ils vivaient dans des pensions, de petits hôtels, des endroits comme ça. On était avec eux, mais on n'était pas chez nous. » Et, en effet, la maison est l'espace où l'on s'établit. Sans permis d'établissement, non seulement l'espace intérieur est-il rendu « inappropriable »<sup>21</sup>, mais aussi l'espace public, celui des lois qui statuent sur la place de l'étranger et du réfugié au sein d'une société, et qui, quand l'hospitalité est généreuse, lui reconnaissent la pleine capacité de se construire un chez-soi. L'impossibilité de s'établir ferme à l'exilé la pleine habitation de la maison et de la cité.

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	
par Alain Montandon . . . . .	7
INTRODUCTION	
UNE PAROLE INTIME ET DISTANCIÉE . . . . .	13
ENTRE LÀ-BAS ET ICI, UNE CONTINUITÉ INTÉRIEURE . . . . .	19
FAIRE HABITER LA PARTIE ENFANT DE SOI-MÊME . . . . .	23
La famille comme l'espace de son bonheur . . . . .	24
Cuisiner, accueillir . . . . .	26
UN AUTRE SOI-MÊME QUI CONTINUE DE VIVRE LÀ-BAS ? . . . . .	29
La mémoire et le corps habitant . . . . .	30
La maison nourricière . . . . .	34
PARTIR, S'EXILER . . . . .	39
PARTIR, ÉMIGRER . . . . .	45
Pays d'élection . . . . .	45
Perdre son nom, perdre sa place . . . . .	48
Le départ comme urgence intime . . . . .	52
Partir « sans rien » . . . . .	57

DÉJÀ ARRIVÉES? . . . . .	61
Élections et abandons . . . . .	61
L'enchantement et la solitude . . . . .	66
L'ouverture de l'horizon relationnel . . . . .	71
REPARTIR DU PAYS D'ÉLECTION . . . . .	77
Famille, proximité et distance . . . . .	78
Fonder une famille . . . . .	79
Interrompre une histoire familiale . . . . .	84
REPARTIR DU PAYS DU REFUGE . . . . .	89
Se tendre vers un autre cap . . . . .	89
Se préparer à l'ailleurs? . . . . .	92
ENTRE-LIEUX . . . . .	97
Nostalgie et exorcismes . . . . .	97
Faire et ne pas faire une maison . . . . .	102
Le goût des autres . . . . .	107
Langues étrangères . . . . .	110
Entre deux langues, le silence? . . . . .	116
Le regard de l'impatrié . . . . .	120
TROUVER PLACE . . . . .	127
Se fondre . . . . .	127
S'enraciner . . . . .	129
Familiariser l'univers . . . . .	131



MAISONS DE FAMILLE . . . . .	139
Donner en héritage . . . . .	140
Demander en héritage . . . . .	142
Épreuves identitaires . . . . .	145
ENFIN CHEZ SOI ? . . . . .	149
Refaire le chemin . . . . .	149
Approcher le secret . . . . .	152
Retissages et réparations . . . . .	155
Le bon moment pour se parler . . . . .	157
Repartir ? . . . . .	161
Le bon moment pour rebâtir . . . . .	163
CONCLUSION	
LE CŒUR, LE CORPS, LA RAISON . . . . .	167
NOTE MÉTHODOLOGIQUE . . . . .	173
NOTES . . . . .	177
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	183



**L**es émigrants sont parmi nous. Nous les connaissons. Parfois, ce sont nos voisins de palier ou de rue. D'autres fois, ce sont nos collègues. Certains sont des amis chers. Ils comptent, ici ou là, parmi notre parenté, installés « par alliance, dans l'extrême banlieue de la famille » ou si près qu'ils nous donnent des enfants et des petits enfants polyglottes et à l'accent d'ici, aux traits autres dans lesquels, pourtant, on reconnaît les siens. Souvent, nous savons, sans plus, dans quelles vagues régions ils demeurent, entre eux, et alors nous les côtoyons civilement et dans l'indifférence. Inévitablement, que nous les apercevions de loin ou que nous partagions avec eux la table et, parfois, la maison tout entière, la question est tenue mais persiste : « Comment peut-on être Persan ? » Les émigrants restent pour nous des inconnus.

L'émigration est avant tout une expérience singulière, vécue par des êtres singuliers. Quelle est, pour les femmes, la substance de cette expérience ? Ce livre propose d'abandonner la position du touriste, que nous sommes toujours quelque peu dans notre propre ville et par rapport à nos voisins, pour nous rendre auprès de quelques migrantes afin de tenter de saisir cette expérience dans ses traits les plus affirmés, volontaires et conscients, mais aussi dans ses plis, ses nuances et ses frémissements. Il est une invitation au voyage en ces terres intimes où des êtres parlent de leur départ de leur maison originelle pour aller, ailleurs, vivre avec les autres et bâtir, chez ces autres, un nouveau chez-soi.

Du sens du franchissement des frontières et de l'exil au temps de la réflexion sur les tensions au sein même du sentiment d'être enfin chez soi, en passant par les continuités et les ruptures entre *là-bas* et *ici*, le pays d'élection, les jeux du nom et de la filiation, l'œuvre que représente une maison de famille, les interrogations de la transmission, les rapports qu'entretiennent le corps, le cœur et la raison dans l'expérience de la migration, l'auteur nous amène à entendre de manière neuve et subtile des récits vivants et nous entraîne ainsi dans un voyage intellectuel dont le cœur n'est jamais absent.

**PERLA SERFATY-GARZON** a mené une carrière de professeur de psychologie environnementale et de psychologie sociale à l'Université Louis Pasteur de Strasbourg qui l'a conduite à enseigner dans diverses universités d'Europe, des États-unis et du Canada. Elle poursuit à Montréal ses recherches originales et novatrices sur l'intimité, l'habiter, la migration et l'appropriation du chez-soi. Elle est l'auteur de plusieurs livres, notamment, *Chez soi. Les territoires de l'intimité*.

PRÉFACE D'ALAIN MONTANDON.



978-2-89579-815-6  
www.bayardlivres.ca

Extrait de la publication